

Discours de réception de Mr J.M. SPAS à l' Académie d' Arras
le 17 Mars 1974.

=====

Messieurs,

C'est avec beaucoup de surprise que j'ai appris au cours de l'automne dernier, que votre Docte Compagnie avait décidé de m'accueillir au sein de l' Académie des Sciences, Lettres et Arts d' Arras .

J'ai longuement recherché les mérites qui pouvaient motiver la sollicitation dont j'étais l'objet. Sans y parvenir, je me suis permis d'hésiter devant cette proposition et, sans la bienveillante insistance de mon cher Confrère et ami Charles Moreaux, je n'eus pas osé l'accepter . C'est donc avec une certaine inquiétude, quant à mes capacités, que je me trouve ce jour devant vous pour vous exprimer les sentiments que je ressens en ce moment solennel.

Je voudrais tout d'abord remercier Monsieur Mériaux, notre Président, Monseigneur Léger et mon ami Charles Moreaux de m'avoir proposé pour succéder au siège de Monsieur le Chanoine Gaquère. Votre généreuse sympathie a bien voulu faire abstraction de l'immense différence qui sépare mon prédécesseur de mon humble personne dont le seul mérite, s'il existe vraiment, serait d'avoir apporté une bien maigre contribution à l'acclimatation et à l'étude des plantes alpines .

Je n'ai pas eu le privilège, que vous avez partagé, de connaître le Chanoine Gaquère. Il a laissé parmi vous un souvenir impérissable non seulement par son immense oeuvre littéraire, mais aussi par ses qualités humaines et l'apport considérable dont il a gratifié notre pays par ses multiples activités .

C'est à Boubers sur Canche que naquit François GAQUERE le 2 Août 1888. Son père, rattacheur en laine et sa mère Loetitia Noël formaient un couple uni et exemplaire dont le courage faisait l'admiration de tous . Dans ce foyer devaient naître sept enfants.

Le jeune François fit ses études à Boubers et c'est dans son village natal que s'éveilla en lui la vocation sacerdotale. Il entra au Petit Séminaire d' Arras en octobre 1901 et y passa cinq années pour le quitter en Juillet 1906, Bachelier es-lettres. En Octobre, il entra au Grand Séminaire et reçut l' Ordination Sacerdotale des mains de Monseigneur LOBBEDEVZ le 9 Juillet 1911, après un an de professorat à Bapaume .

En octobre 1912, il entamait une seconde année de professorat, cette fois, à Saint-Vaast de Béthune, quand il rencontra son ami l' Abbé François PETIT avec qui il décida de préparer une licence en lettres qu'il passa avec succès en Juin 1913. Toujours enseignant il se présenta en 1922 avec succès devant les Facultés Catholiques pour sa licence en Théologie .

Le 22 Avril 1925, après quelques années d' enseignement à l' Insti-tution Saint-Vaast de Béthune, et un important travail de recherches sur Claude FLEURY, l' abbé François GAQUERE soutenait avec succès en Sorbonne sa thèse de Docteur es-Lettres qui fit d'ailleurs l'objet d'un prix de l' Académie Française et d'une subvention de l' Université.

En Juillet 1932, il complétait ses diplômes par un doctorat en Théologie .

La carrière de professeur le conduisit de Bapaume (où il exerça une année en sortant du petit séminaire en Octobre 1910), à Saint-Vaast de Béthune où il professa pendant vingt-huit ans, jusqu'en Juillet 1938. Appelé à Arras pour diriger les Unions Paroissiales, il ne quittait pas cependant tout-à-fait Saint-Vaast où il retournait chaque année, en particulier pour la fête des anciens dont il fut président de 1967 à 1970. Les vacances étaient généralement pour lui une période de travail. C'est ainsi que l'Abbé GAQUERE fut en Juillet 1918 précepteur des enfants de la famille Ibled de Mondicourt, réfugiés près de Lisieux, et qu'il reprit sa tâche à Mondicourt, au retour d'évacuation, auprès de ses élèves René et Henry Ibled ainsi que des enfants de Monsieur et Madame Lefebvre-Ibled.

Après avoir assuré avec succès la Direction des Oeuvres Paroissiales, Monseigneur DUTOIT confia au Chanoine GAQUERE en 1943, la Direction des Oeuvres Missionnaires et l'aumônerie des Soeurs Missionnaires du Saint-Esprit pour lesquelles il fit toujours preuve du plus grand dévouement et de la plus religieuse sollicitude. Les missions bénéficièrent d'un puissant essor grâce à ce "missionnaire de l'arrière" comme il se définissait lui-même.

Le 17 Avril 1964, Monseigneur HUYGHE nommait l'Abbé GAQUERE, Chanoine Titulaire de la Cathédrale malgré une affection rhumatismale qui ne fit que s'aggraver au cours des années suivantes.

Toutes ces activités qui eussent stérilisé l'existence de la plupart des hommes, si courageux soient-ils, n'empêchèrent pas mon vénérable prédécesseur d'accomplir au cours des ans une oeuvre littéraire considérable. Vingt quatre volumes ont été édités sur de nombreux sujets: La vie du Maréchal Foch, de Benoit Joseph Labre, de Monseigneur Julien, de Monseigneur Guillomant, plusieurs ouvrages sur Bossuet, une biographie du Chanoine Vitel, un livre consacré à la vie de l'Institution Saint-Vaast pendant la guerre 14-18, les Contes du Pays noir, etc... Il publia son dernier ouvrage en 1972: "Soixante ans de Sacerdoce", magistrale autobiographie, tandis qu'il venait de terminer, peu de temps avant sa mort, la biographie du Chanoine Louis Campagne. Nombre de ses oeuvres ont été couronnées par l'Académie Française et nous regrettons tous que beaucoup d'entre elles soient épuisées ou devenues introuvables.

Une oeuvre aussi importante et aussi intéressante devait, en 1941, ouvrir à François GAQUERE les portes de l'Académie d'Arras. Il la fréquenta assidument au point d'en assurer le secrétariat pendant la maladie de Mademoiselle Leroy.

Le Chanoine GAQUERE fut un lutteur acharné. Il était d'un infatigable dévouement et acceptait ses tâches nouvelles avec l'enthousiasme de la jeunesse malgré un rhumatisme envahissant qu'il essaya de combattre par une cure à Saint-Amand, en automne 1972. Il en revint exténué, accablé par une bronchite. Il lutta encore et accueillit ses visiteurs à son bureau.

Le matin du 22 octobre 1972, jour de la "Journée Missionnaire Universelle" on le trouve sans connaissance, frappé d'une congestion cérébrale. Il expire dans la soirée, après une vie exemplaire de quatre vingt quatre ans dont soixante de sacerdoce. Il reste cependant bien vivant parmi nous, grâce au souvenir qu'il nous a laissé, témoin de son temps, véritable reporter d'un passé déjà lointain qu'il a décrit avec une précision caractéristique de son style, témoins d'une période plus récente que nous avons mieux connue et qu'il a peinte avec les détails précis qui rendent ses oeuvres captivantes.

Il a formé en enseignant deux générations de jeunes, immortalisé le souvenir de tous ceux dont il a écrit la biographie, apporté aux lettres françaises de précieux travaux littéraires et philosophiques et gratifié notre Académie de nombreuses et précieuses communications. Nous lui devons tous un déférent merci.

Quant à moi, il m'appartient, à présent, de faire face à une très difficile succession.

Je me promets certes de présenter à l'Académie d'Arras des communications d'ordre scientifique, mais aujourd'hui, je voudrais profiter de l'opportunité qui m'est offerte pour adresser à votre docte Compagnie quelques mots relatifs à l'indispensable lutte que nous devons mener pour la protection de la Nature.

La civilisation humaine, s'est, jusqu'à un récent passé, intéressée aux diverses formes d'activités de l'homme et à la recherche d'une éthique qui a toujours gardé une certaine distance à l'égard de la protection de la Nature. Cette Nature, qui ne coûtait pas cher encore, dispensait ses bienfaits à une population relativement faible, peu évoluée en matière de confort et très peu industrialisée. L'électricité n'existait pas, pas plus que le lave-vaisselle, la machine à laver le linge et l'automobile. La consommation d'énergie, sous quelques formes que ce fut, n'atteignait pas le centième de ce qu'elle est aujourd'hui !

Le Progrès et la recherche du confort ont provoqué un gaspillage croissant des forces d'énergie et des matières premières. Cela a débuté par la destruction rapide de forêts entières pour alimenter les machines à vapeur, pour le fonctionnement d'industries variées, de l'évaporation des saumures de salines jusqu'aux premières industries verrières.

En même temps que l'homme tondait sans merci et sans contrôle le manteau forestier, il recherchait l'eau pure dans les entrailles de la terre, les rivières étant parfois trop éloignées pour alimenter les brasseries, les aciéries et les villes de plus en plus peuplées.

C'est ainsi que le problème de la vie sur la terre a commencé à se poser. La famine n'était pas pour le lendemain, mais pour le surlendemain. Alors pourquoi s'inquiéter, disait-on ? "Après nous le déluge !" Ce surlendemain, c'est ce jour que nous vivons et la catastrophe est pour ce soir, si nous ne prenons pas sur l'heure des mesures draconiennes pour éviter à l'espèce humaine, aux animaux et aux plantes l'irréversible destruction totale par une famine générale.

Les matières premières disparaissent, mines de fer et de Houille fermées, puits de pétrole taris, forêts et bois rasés, terres qui se transforment en déserts ! Voulez-vous quelques exemples ?

L'Afrique du Nord était couverte de forêts. La chèvre a mangé les feuilles et l'arabe a brûlé le bois. Cela a donné un désert. La Côte d'Azur vit ses quelques dernières années à l'abri d'un reste de forêts. La proportion des surfaces incendiées par rapport au manteau forestier y est de quinze fois plus élevée que dans le reste du pays. La forêt disparue, les inondations transformeront le pays en un véritable désert inhabitable, au sous-sol vidé de ses dernières ressources d'eau potable par une population assoiffée. Autre exemple : le sous-sol de la région de Lille est assez pauvre en eau. Qu'importe ! on multiplie par deux la population de l'agglomération et on a fait de nouveaux pompages dans le sous-sol.

Le niveau de la nappe aquifère a baissé de 60 m. On en touche le fond et, pour sauver la face, on importe de l'eau de la région d'Aire sur la Lys et de la Haute Canche, tandis que pour alimenter le gaspillage d'eau des industries dunkerquoise on vient de tarir les forages de la région de Mouille près de Saint-Omer. Mais, vous dira-t-on, cela n'est pas grave, puisqu'on réinjecte dans la nappe des eaux de rivières traitées en provenance de l'Oise ou d'ailleurs encore.

Les rivières, telles notre Crinchon, prennent leur source, dix ou vingt kilomètres plus loin qu'au début du siècle ; ces kilomètres de rivières ont donc été rayés de la carte.

Cette imprévoyance coûte d'autant plus cher qu'elle est aggravée par une pollution massive de l'eau, de l'air et de la mer. Beaucoup de rivières sont devenues des cloaques infects où toute vie est impossible. A cause des vapeurs, des gaz, fumées et poussières qui la souillent, l'atmosphère est polluée à un point tel qu'elle forme un manteau brumeux que le soleil ne parvient pas souvent à percer. La mer est une poubelle et se trouve couverte d'un film d'hydrocarbures qui empêche son évaporation et son aération. Les oiseaux marins s'engluent et périssent autant de marée noire que de famine. Pendant ce temps, sur terre, on remembre, on défriche les bosquets pour faire de la terre, on arrache les haies qui protégeaient les cultures du vent. La suppression des arbres et arbustes qui assuraient un rôle de capteurs d'eau lors des chutes importantes provoque des inondations comme ces derniers temps à Morlaix. C'est ainsi également que la terre arable de la presqu'île du Cotentin s'envole dans la Manche depuis qu'on a supprimé les haies et les levées de terre qui gardaient le sol à l'abri du vent... Cela n'empêche pas que des technocrates irresponsables continuent leur oeuvre de nécrose. Sans arbres, sans bosquets et sans haies, les oiseaux ne peuvent plus nidifier et les derniers rapaces meurent, victimes des pièges à poteau. Partant de là, les parasites insectes et autres, s'en donnent à coeur-joie dans nos cultures, faute d'ennemis héréditaires. On n'arrive pas à enrayer la myxomatose parce qu'il n'y a plus de prédateurs qui se repaissent des malades. On commence à trouver de jolies vipères dans les vieilles dunes.

Alors commence la fortune des marchands de poisons. On affiche : "Traitez vos betteraves contre ceci ou cela, votre colza avec X ou avec Y". Alors on tue ce qui reste : les oiseaux, les insectes pollinisateurs, les auxiliaires du sol et on perd en récolte ce qu'on croit gagner en tuant quelques parasites. Ce qu'on sait moins, c'est qu'on empoisonne la terre, donc l'homme, avec tous ces produits, ces hormones, etc...

Je conçois que ma description n'est guère optimiste. Elle est cependant celle de la réalité. L'homme, en agissant en mauvais apprenti sorcier a signé sa condamnation à mort. Nous n'avons pas le droit de nous taire devant cette démission collective et c'est notre devoir de tirer le signal d'alarme pour arrêter ce train fou.

Il coûte trop cher de reconstituer la nature. Le peuple Israélien en fait l'expérience puisqu'il colonise le désert. Il est plus économique de préserver les richesses dont nous disposons pour qu'elles durent le plus longtemps possible. Il est plus dans la dignité de l'homme de respecter la beauté de la Nature que de la défigurer par ses oeuvres douteuses - qu'elles s'appellent lotissement de la forêt de Fouesnant, barrage de la Canche ou Marina de ceci ou de cela.

N'oublions pas que la Nature est un capital social : elle appartient à tous et à personne. Nous sommes passés de l'économie à deux temps (production-consommation) à celle à trois temps ; ce troisième temps étant celui d'être soi-même. Où être le mieux soi-même, si ce n'est au contact de la Nature ?

La Nature est un bienfait du corps, un musée vivant. La contemplation de sa beauté infinie est une des sources de la Joie de Vivre comme dit Philippe Saint-Marc. "Pourquoi je vie ?" chantait Boris Vian, "parce que c'est joli !". En altérant la nature la Société Industrielle et Urbaine en vient à tuer le bonheur.

Certains diront qu'il s'agit là de "rêveries d'intellectuels, de luxe de privilégiés". Cela semble d'autant moins se vérifier que les milieux populaires s'intéressent de plus en plus au facteur Nature. Les marchands de biens vantent leurs produits avec un accent de vérité qui ne peut convaincre que les naïfs : "à deux pas du bois", "Vue imprenable sur le Mont Blanc !", "Et si votre jardin était le parc de Montsouris !". On connaît même une Résidence des Ormes, sans Ormes.

Le salut de l'humanité n'est pas dans le béton, n'en déplaie aux promoteurs dont les abus en tous genres irritent au plus haut point tous les Amis de la Nature.

Planter est plus urgent que bâtir et, comme l'écrit Philippe Saint-Marc, "l'une des rares chances de salut de notre civilisation est entre les mains des forestiers et des jardiniers !" L'un des plus sûrs moyens d'accroître la production mondiale d'oxygène dont, déjà, la pénurie se profile à l'horizon 2009, est une expansion végétale massive ! L'assimilation chlorophyllienne est une fonction providentielle qui permet à la plante d'absorber l'anhydride carbonique et de restituer à l'atmosphère des masses considérables d'oxygène.

Un kilomètre carré de forêt donne plus de mille tonnes d'oxygène par an, un kilomètre de prairies, près de cinq cent tonnes.

Un hectare de tilleuls retient quarante deux tonnes de poussières en une saison de végétation, un hectare de hêtres soixante huit tonnes qui, sinon resteraient en suspension et menaceraient nos poumons. Il faut ajouter que grâce à ses frondaisons, l'arbre étouffe les bruits. Cette qualité milite en faveur des grands arbres de nos villes qu'on abat volontiers sous le fallacieux prétexte qu'ils sont dangereux pour les passants. C'est généralement faux, d'ailleurs et, quoi qu'il en soit, pensez-vous que l'asphyxie lente de toute la population soit un moindre mal ? La plantation de quelques balais, je veux dire, de jeunes arbres, ne peut en aucun cas compenser la disparition d'un arbre adulte, même vieillissant.

Nous avons besoin des jardins, des forêts, des allées ombragées parce qu'ils dispensent l'air pur et le silence, la joie des yeux et le repos, parce qu'ils sont l'environnement naturel et précieux du sport et des jeux et enfin, parce qu'ils conjurent un froid destin de béton.

Quand on pense que, malgré un magnifique parc de la Tête d'Or, Lyon n'a que deux mètres carrés quatre d'espaces verts à offrir par habitant, soit cinq fois moins que Zurich, quand on pense que Marseille étant aussi peuplée qu'Amsterdam a sept fois moins d'espaces verts, on est en droit d'être très soucieux. Rares sont les villes ou districts de communes qui rachètent des parcs privés : ils préfèrent réserver leurs finances à des fins plus spectaculaires qui s'appellent souvent, hélas ! " Boîtes à loyer " en se glorifiant d'avoir consacré 2 % du coût de construction à l'installation de jardins et terrains de jeux, ce qui n'est d'ailleurs que légal.

Qu'il me soit permis, en ce jour où vous avez bien voulu m'accueillir au sein de votre noble assemblée, de solliciter votre vigilance pour que le respect de la Nature et sa protection contre tout ce qui la menace, évitent à l'homme du XXI^{ème} siècle une rapide auto-destruction et continuent à conditionner, sur tous les continents, le bonheur de l'humanité.

Car notre but n'est-il pas de provoquer l'épanouissement de l'Homme dans le Beau ; à l'abri du matérialisme qui, depuis plus d'un siècle a guidé l'Homme de déception en désillusion dans un tunnel de tristesse ?

Il nous faut redoubler d'efforts pour atteindre cet objectif et c'est en vous promettant de ne pas faillir à cette mission que je vous remercie, Messieurs, d'avoir bien voulu prêter une oreille aussi attentive à mon humble propos.